



Sîbourapâ

Sur le Mont Mitaké

Roman traduit du thaï par Marcel Barang

ZOE

SUR LE MONT MITAKÉ

*La collection Les Classiques du Monde
est dirigée par Laure Pécher.*

SÎBOURAPÂ

SUR LE MONT MITAKÉ

Traduit du thaï par Marcel Barang

ZOE

**les classiques
du monde**

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise
pour son soutien à la collection Les Classiques du monde
ainsi que le Centre National du Livre pour la traduction de ce livre.*

Titre original : ช้างหลังภาพ

© Wani Saipradit

© Éditions Zoé, 46, chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : image tirée du film *Khang Lang Phap*, 1985

© FIVE STAR PRODUCTION Co.,Ltd. 1984

ISBN 978-2-88927-613-4

ISBN EPUB: 978-2-88927-615-8

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-616-5

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

PRÉFACE

Écrit en 1937, *Sur le Mont Mitaké* (titre original *Derrière le tableau*) met en scène un amour impossible entre un jeune étudiant et une femme de quinze ans son aînée, épouse d'un haut dignitaire du Siam. L'essentiel du récit se passe au Japon, où les aristocrates du Siam venaient étudier et parfois entamer leur carrière.

Alors que Nopporn, le narrateur, vient d'accrocher dans son bureau une aquarelle représentant un ruisseau qui coule au pied d'une montagne et deux personnages assis au bord de l'eau, sa femme s'étonne. Le paysage et l'œuvre sont si ordinaires. Pour le narrateur au contraire, l'aquarelle représente beaucoup, car elle a été peinte d'après un moment de la vie de l'artiste. La contemplation l'invite à se rappeler chaque scène, « du tout premier au dernier acte, sur lequel le rideau est retombé si tragiquement et si récemment ».

Nopporn, âgé de 22 ans, étudie au Japon depuis trois ans. Le jeune homme, originaire du Siam, est un jour contacté par un ami de son père, Son Excellence Atikânboddî. Celui-ci entend passer sa lune de miel au Japon avec sa nouvelle épouse, la princesse Kîrati, et

demande au jeune homme de l'aider. Nopporn trouve une maison et une femme de chambre pour le couple et les accueille à leur arrivée à la gare de Tokyo.

Son Excellence est un veuf généreux et riche d'une cinquantaine d'années. Sa nouvelle épouse semble n'avoir guère plus de vingt-huit ans. Nopporn, invité à passer la plupart de ses vacances avec le couple, et plus particulièrement avec la princesse, devient rapidement un intime. Au cours des longs moments passés ensemble, Nopporn la presse de questions ; il veut tout savoir d'elle, pourquoi elle a l'air si jeune, d'où lui vient sa résignation et sa grande maturité. Comment peut-elle vivre avec un homme qui a le double de son âge ? « Vous me fatiguez, Nopporn, avec vos questions. » Pourtant, alors que leur amitié s'épanouit, la princesse se confie peu à peu, révélant son âge – elle a en réalité 35 ans – et son amour pour la peinture. Nopporn, qui, curieusement, se sent attiré par cette femme de treize ans plus âgée, n'a pas encore conscience de la force des sentiments en train de naître en lui ni du drame qui s'amorce.

Amour impossible comme il en existe tant d'autres ? On pense inévitablement au grand roman français de 1923, *Le Diable au corps*, écrit par Raymond Radiguet, et qui fit scandale à l'époque. *Sur le Mont Mitaké* est légèrement postérieur et plus sentimental. Si l'attirance physique n'y est qu'évocation, c'est au profit de l'analyse des sentiments et des mœurs d'une société dont on pressent les grands bouleversements à venir. L'écriture entremêle magnifiquement éléments romantiques et réalistes. Le cadre est peint par touches, chaque tableau mettant en scène des personnages secondaires porteurs d'un message social discret. C'est donc autant la qualité littéraire de l'œuvre que la subtile ambivalence des sentiments dépeints qui lui ont assuré une place unique dans

l'histoire littéraire de la Thaïlande. Aujourd'hui, *Sur le Mont Mitaké* reste le roman d'amour le plus connu et le plus célèbre du pays.

Le récit est construit essentiellement autour des deux personnages centraux, une femme qui ne rencontrera jamais son destin et un jeune homme ambitieux. Le prologue donne une idée de ce que le narrateur est devenu : il n'a pas mis le tableau devant son bureau, mais derrière lui, autant par culpabilité que pour garder le passé dans son dos ; ses remarques désobligeantes à propos de sa femme suggèrent qu'il n'est pas un mari amoureux ; en revanche, c'est un banquier accompli qui connaît la valeur marchande des œuvres qu'il a chez lui.

Il porte sur les événements qui se sont déroulés et qu'il raconte dans un ordre chronologique un double regard, celui du jeune homme et celui de l'homme plus mature. Mais s'il revient sur ses émotions et ses réactions d'alors, c'est avant tout pour se donner le bénéfice du doute.

Par sa duplicité naïve, Nopporn acquiert une grande densité romanesque. Le récit coule, s'arrête sur quelques faits culminants, et évoque avec délicatesse l'évolution rapide des sentiments des protagonistes, le passage de l'amitié à l'amour puis la frustration, l'oubli et la mauvaise conscience pour Nopporn, l'amour discret et non partagé du côté de la princesse Kîrati.

Kîrati est une héroïne à plus d'un titre. Fille de la vieille aristocratie, elle a vécu une vie retirée et, confrontée au monde réel, elle réagit d'une façon qui ne peut conduire qu'à l'échec. Sa recherche de la beauté est un vœu pieux (« j'ai tendance à voir la beauté dans presque tout ») qui répond avant tout à la nostalgie d'un passé heureux ; c'est aussi une réflexion désespérée sur elle-même, sur sa peur de perdre sa beauté extraordinairement juvénile dont elle sait qu'elle est son atout principal,

qu'elle cherchera à garder jusque dans les affres de la mort pour l'homme aimé en vain. Son présent est stérile et son avenir condamné: même lorsque la mort de son mari lui permet d'espérer, elle ne s'exprime que par des insinuations trop subtiles pour être saisies par Nopporn. Son éducation, sa condition, son sens de la décence et peut-être l'intuition d'une déception à venir l'obligent à cacher son amour et à tenir le jeune étudiant à distance. Pourtant, son amour est authentique, généreux et éternel – contrairement à celui de Nopporn, dont l'engouement juvénile n'est qu'une étape dans un processus de croissance. Elle veut qu'il «soit heureux, quoi qu'il arrive» et se sacrifie à sa carrière et à sa femme.

Nopporn n'est pas seulement égocentrique, il est aussi impitoyable, émotionnellement engourdi, aveugle et ambitieux. Il est l'incarnation de la nouvelle classe de capitalistes qui a succédé à la vieille aristocratie représentée par la princesse Kîrati. C'est là la dimension légèrement politique du récit. Mais l'auteur ne sacrifie pas pour autant au genre du roman engagé en faisant d'Atikânboddî un homme méchant. C'est au contraire un bon vivant inoffensif mais pathétique, qui apprécie sa richesse et montre sa femme, sorte de symbole d'une classe en voie de disparition.

Voilà précisément le nœud du drame. Les deux protagonistes appartiennent à deux univers différents, l'un a les deux pieds dans l'avenir, l'autre les a dans le passé. Or dans tout amour impossible réside une duperie, deux trajectoires qui se rencontrent par un hasard se parant des atours de l'évidence. On comprend dès lors pourquoi les amours de Nopporn et Kîrati ont été portés deux fois à l'écran, dont la dernière fois en 2001.

Laure Pécher

SUR LE MONT MITAKÉ

Voilà déjà trois jours que j'ai accroché le tableau dans mon bureau et Prî ne le remarque que maintenant. Elle n'est pas particulièrement impressionnée, mais elle l'examine de près un moment puis se tourne vers moi et demande: «C'est où cette scène, ce Mitaké?»

J'ai comme un sursaut, mais Prî ne s'en aperçoit pas.

«C'est un coin de campagne tout à fait charmant pas loin de Tokyo. Les gens de Tokyo s'y rendent souvent le dimanche en balade.

— Ah! Tu l'as acheté à Tokyo, alors?»

Je me repenche sur le livre que je lisais quand elle est entrée dans la pièce.

«Non, c'est une amie qui l'a peint pour moi.»

Ma propre voix en prononçant ces mots me met mal à l'aise, tant on dirait la voix mesurée d'un acteur en scène.

«C'est bien ce que je me disais. Il aurait été surprenant que tu l'aies acheté, vu qu'il a l'air très ordinaire, et pour ma part je ne vois rien d'artistique dans son exécution, mais il se peut que je sois aveugle à ses mérites.

— Si tu te tiens trop près d'une aquarelle comme celle-ci, sa beauté peut t'échapper, mais si tu recules d'un pas ou deux, peut-être que tu aurais une impression différente. »

Prî n'entend pas faire ce que je suggère, pas plus que poser de nouvelle question, ce qui m'arrange.

Le tableau dans son cadre d'un noir d'ébène est accroché à la cloison ; quand je travaille assis à mon bureau, je lui tourne le dos. J'ai d'abord pensé le placer en face de moi, pour pouvoir le voir chaque fois que je lève les yeux ; mais j'ai fini par changer d'avis, ayant la certitude que si je faisais ainsi, le tableau me taperait trop sur les nerfs.

De fait, il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Prî. Le tableau est en effet ordinaire. Il n'a rien de remarquable et, comparé à ceux avec lesquels j'ai décoré le salon et les chambres, dont certains ont coûté jusqu'à quarante ou cinquante yens, la différence est évidente. Cette aquarelle représente un ruisseau coulant au flanc d'une montagne densément couverte de grands arbres. Sur la rive opposée, un étroit sentier suit le relief d'un surplomb rocheux en se faufilant entre des éboulis de rochers et de cailloux, des plantes rampantes aux fleurs sauvages multicolores formant une ligne de buissons bas parmi ces éboulis. Plus loin, sur un gros rocher si bas qu'il semble à fleur d'eau, sont assises deux silhouettes. Comme on les voit à distance, on ne distingue pas clairement s'il s'agit d'un homme et d'une femme ou de deux hommes, bien que l'une des deux soit sans aucun doute un homme. L'image comporte les mots « Au bord du ruisseau » dont l'artiste doit avoir voulu faire le titre du tableau.

En bas, dans un coin, en petits caractères, est le mot « Mitaké » et, sous celui-ci, la date, indiquant que le tableau a été peint il y a six ans.

Le tableau est quelconque en effet et n'a rien pour retenir l'attention. Le talent derrière le pinceau est modeste, le résultat assez plaisant mais peu susceptible d'arracher des cris d'admiration aux visiteurs. Les amoureux de la beauté de la nature seraient intéressés et apprécieraient, mais ce n'est pas le cas de Prî, ce qui est bien dommage, car nos goûts diffèrent en la matière.

Quoi qu'il en soit, il est tout à fait compréhensible que Prî et d'autres ne manifestent aucun intérêt pour ce tableau car il est, comme elle le dit, « très ordinaire ». Mais moi – et moi seul –, je pense tout le contraire, car je ne sais que trop que derrière ce tableau il y a une vie, et c'est une vie à jamais gravée dans mon cœur. Pour tout autre, derrière ce tableau il y a une feuille de carton et derrière elle, la cloison : comment ne saurait-il être vu autrement que comme un tableau ordinaire ?

Je regarde le tableau quand je suis seul et je vois l'eau dans le ruisseau s'écoulant paresseusement mais parfois vivement quand elle dévale une pente. Je vois même le doux soleil de l'automne. Les deux silhouettes assises sur le rocher, apparemment coloriées sans soin par le peintre, je peux aussi les voir, et même les longs cils courbes de l'une des silhouettes, et même les trois triangles d'un rouge vif peints sur les lèvres fines, donnant à la minceur de ces lèvres un charme incroyable. Je sais très bien que le tableau a été peint avec toute l'énergie vitale de l'artiste, et

pas du tout à l'emporte-pièce. Je vois tous les mouvements dans ce tableau tranquille et apparemment des plus quelconques, chaque scène et chaque élément, du tout premier au dernier acte, sur lequel le rideau est retombé si tragiquement et si récemment.

1

Quand Lord Atikânboddî¹ emmena sa nouvelle épouse, la princesse Kîrati², en voyage de noces au Japon, j'étais étudiant à l'université Rikkyo et je venais d'avoir vingt-deux ans.

Je connaissais Son Excellence depuis l'enfance, lui et mon père étaient amis, et il m'avait toujours traité avec bienveillance chaque fois que nous nous rencontrions. Je connaissais Khunying³ Atikânboddî tout autant que son époux. Environ un an après que je fus allé étudier au Japon, j'eus la tristesse d'apprendre que Khunying Atikânboddî était morte de la grippe asiatique, après quoi, pendant deux ans, je n'eus plus de nouvelles de Son Excellence jusqu'à ce qu'il me contacte récemment.

¹ Doyen ou recteur d'université ; utilisé ici en lieu de nom de famille.

² *Stricto sensu*, Kîrati n'est pas princesse mais Mom Rajawongse ou MR, c'est-à-dire la petite-fille d'un prince et d'une épouse roturière, donc en partie de lignée royale. Pour la facilité de lecture, le traducteur en fait une princesse, comme il était d'usage jadis dans les documents en anglais.

³ Titre nobiliaire, équivalent à Dame.

Son Excellence m'écrivait qu'il allait se rendre au Japon avec sa nouvelle épouse, la princesse Kîrati, et il me demandait de l'aider à lui trouver un logement et à lui procurer toutes les facilités qu'escomptent les visiteurs étrangers. Il avait l'intention de séjourner à Tokyo deux mois.

Quand je dis qu'il emmenait sa nouvelle épouse au Japon pour leur lune de miel, ce sont là mes propres mots. Il disait dans sa lettre qu'il voulait changer d'environnement et qu'il voulait faire un long voyage pour se reposer et se détendre pendant un certain temps. La raison principale pour se rendre au Japon était d'offrir à sa nouvelle femme l'occasion de s'amuser. En ce qui concerne la princesse Kîrati, il écrivait : *« Je l'aime et j'ai de la compassion pour elle. Elle ne connaît pas vraiment encore le monde extérieur, en dépit de son âge. Je souhaite la familiariser avec le monde extérieur, pas seulement dans notre pays, et je souhaite qu'elle soit heureuse et s'amuse et, à tout le moins, qu'elle ressente qu'être mariée à quelqu'un de mon âge n'est pas entièrement dépourvu de sens. Je crois, Nopporn, que tu aimeras Kîrati comme tu aimais feu ma chère épouse. Mais Kîrati est plutôt réservée avec ceux qu'elle ne connaît pas bien ; toutefois, elle est chaleureuse, n'en doute point. Étant donné tes qualités, je suis persuadé que tu lui plairas beaucoup. C'est ce que je lui ai dit, au demeurant. »*

Je n'avais jamais rencontré la princesse Kîrati et le peu que Lord Atikânboddî écrivait sur elle dans sa lettre n'était pas très révélateur. Je supposai qu'elle devait avoir la quarantaine ou peut-être un peu moins, était probablement hautaine ou à tout le moins distante, conformément à son lignage royal,

et certainement n'aimait pas les jeunes gens bruyants et agités, car ce n'était pas non plus dans ma nature. C'était probablement une personne plutôt discrète peu encline à s'amuser de la façon dont la plupart des gens le faisaient et probablement ancrée dans ses habitudes aussi, autant de choses qui invitaient à la prudence dans mes relations avec elle.

Son Excellence écrivait dans sa lettre qu'il n'avait aucune intention de vivre à l'hôtel, même dans un établissement aussi luxueux que The Imperial. Il en avait assez de fréquenter des étrangers dans ses moments de loisir et d'avoir à s'habiller formellement dès qu'il quittait sa suite ou prenait ses repas. Il voulait louer une maison dans laquelle il serait libre de vivre à sa guise sans regarder à la dépense.

De ce dernier point je ne doutais pas, car Son Excellence avait la réputation d'être parmi les plus fortunés du Siam, et il était aussi généreux qu'il avait du cœur. J'obtins pour lui la location d'une maison dans le quartier d'Aoyama, une banlieue périphérique. Elle n'était pas loin de la gare, et se rendre en ville était commode à tous égards. La maison n'était pas très grande mais elle était une des mieux aménagées et des plus jolies du quartier. Vue de l'extérieur, elle était d'allure occidentale, mais à l'intérieur, la disposition, la décoration et l'ameublement des pièces étaient typiquement japonais. La maison se dressait sur un môle entouré d'un mur d'environ deux pieds et demi de haut constitué de grosses pierres. Le mur était coiffé d'un talus d'environ trois pieds de haut couvert d'herbe verdoyante et de rangées de petits buissons assez espacés. Dans l'enceinte de